

Fréquentation ou sur-fréquentation des sites d'escalade

Y a-t-il une réelle sur-fréquentation des sites ?

Durant la discussion, il a été rappelé que la pratique de l'escalade a énormément évolué entre 1910 et aujourd'hui. D'abord essentiellement individuelle, elle s'est progressivement structurée autour des clubs, avant de devenir une pratique plus libre. Cette évolution s'est notamment traduite par un étalement de la fréquentation dans la forêt : certains secteurs sont passés de mode avant d'être ensuite « redécouverts » par le grand public. Seul le Cuvier semble avoir toujours fait l'unanimité et n'avoir jamais cessé d'être fréquenté.

La question de la sur-fréquentation n'est donc pas nouvelle, et des participants ont considéré qu'elle ne constitue pas nécessairement un problème. Si certains sites peuvent être saturés à certaines périodes, il reste généralement possible de trouver des secteurs moins populaires, permettant aux grimpeurs de pratiquer dans davantage de tranquillité.

Il semble donc important de préciser ce que l'on entend par « sur-fréquentation » et quelles sont les priorités auxquelles on se réfère. Si l'on considère uniquement le confort et la tranquillité des grimpeurs, la situation ne paraît pas particulièrement problématique. En revanche, si l'on s'intéresse à la pression exercée sur la faune et la flore, ainsi qu'à l'état dans lequel la forêt sera transmise aux générations futures, la question prend une autre dimension.

Quels sont les effets positifs de l'augmentation de la fréquentation ?

Certains participants voient l'arrivée de nouveaux grimpeurs en forêt comme une opportunité de faire davantage de pédagogie, en diffusant les bonnes pratiques liées à l'escalade, mais aussi, plus largement, au respect de la forêt.

Cette démarche s'inscrit dans une dynamique déjà ancienne, notamment avec les « Chouettes » de l'ONF : depuis 2020, des bénévoles parcourent la forêt pour sensibiliser le public aux bons comportements à adopter dans le massif de Fontainebleau. Il a été proposé de développer ce type de dispositif spécifiquement auprès des grimpeurs, ou de mieux former les Chouettes aux problématiques propres à l'escalade.

L'augmentation de la fréquentation peut également avoir un aspect social positif. Certains grimpeurs apprécient de fréquenter des secteurs où ils savent qu'ils trouveront du monde. La présence d'autres pratiquants peut être rassurante : elle permet de trouver des crashpads, des personnes pour parer, mais aussi d'échanger sur les blocs ou les méthodes.

Quels sont les effets négatifs ?

Le premier impact évoqué concerne la dégradation du rocher. Le Cuvier a été largement cité comme exemple, puisqu'il s'agit d'un site historiquement très populaire et fréquenté.

Le constat partagé est surtout celui d'un allongement des périodes de forte fréquentation, auquel s'ajoutent parfois des pratiques peu compatibles avec les caractéristiques du grès de Fontainebleau : escalade sur rocher humide, utilisation de ventilateurs, voire de chalumeaux pour accélérer le séchage de la roche. La fragilité particulière des rochers situés au sud de la forêt a également été évoquée. À cet impact, plusieurs possibilités de restauration ont été opposées. La minéralisation des blocs peut notamment permettre de renforcer certains secteurs. Une autre solution consiste à laisser les blocs « se reposer », en cessant de les fréquenter pendant plusieurs années. La durée nécessaire pour permettre au grès de retrouver des caractéristiques satisfaisantes reste toutefois difficile à déterminer.

L'augmentation du nombre de visiteurs pose également la question de la capacité d'accueil de la forêt, notamment en matière de stationnement. Le parking de la Cuisinière a été cité comme exemple. La suppression de certaines places de stationnement peut être comprise comme un moyen de limiter la fréquentation de certains secteurs. Mais si le nombre de places disponibles devient insuffisant par rapport au nombre de visiteurs, une autre question se pose : comment éviter que les véhicules ne se reportent sur les bas-côtés et le long des routes ? Cette problématique dépasse d'ailleurs largement le cadre de l'escalade et concerne l'ensemble des visiteurs de la forêt.

De la même manière, les différents clean-up organisés dans les secteurs d'escalade montrent que les dépôts sauvages de déchets ne semblent que modérément liés aux grimpeurs. Chaque année, relativement peu de déchets sont ramassés directement sur les secteurs d'escalade, tandis que les parkings, les bords de chemins et les abords des routes en concentrent bien davantage.

Un autre impact directement lié à la fréquentation des secteurs d'escalade est l'érosion des sols, constatée sur plusieurs sites historiquement fréquentés. Cette érosion peut rendre certaines zones dangereuses et, à terme, faire peser un risque de fermeture des secteurs par le sous-préfet, la mairie ou l'ONF. Des chantiers de lutte contre l'érosion peuvent toutefois être mis en place. Ils nécessitent une formation et doivent être réalisés correctement afin de ne pas aggraver les problèmes qu'ils cherchent à résoudre. À ce jour, le chantier réalisé sous les Big Five semble avoir donné des résultats encourageants et avoir tenu ses promesses.

Enfin, l'impact qui semble susciter le plus d'inquiétudes concerne le dérangement de la biodiversité, qu'il s'agisse de la faune ou de la flore, par la présence humaine. Certaines règles permettent de limiter cet impact : ne pas diffuser de musique en forêt, éviter toute présence humaine pendant la nuit, ne pas faire de feu, etc. Cependant, ces seules mesures semblent loin de suffire à répondre à l'ensemble des enjeux liés à l'augmentation de la fréquentation. La question de la pression exercée sur les milieux naturels apparaît ainsi comme un enjeu distinct de celle du simple confort des grimpeurs et mérite d'être considérée à l'échelle de l'ensemble de la forêt.

Quelles solutions pour pallier à la sur-fréquentation ?

Face aux difficultés liées à l'accueil des visiteurs sur les parkings, il a été proposé d'encourager davantage les mobilités douces. La création de pistes cyclables et la mise en place de navettes permettraient notamment de rejoindre la forêt depuis les gares ou les villes sans avoir systématiquement recours à la voiture. Ce mouvement est déjà amorcé. Certaines salles d'escalade organisent par exemple des journées en forêt en prenant en charge le déplacement des pratiquants. De leur côté, les grimpeurs parisiens ont progressivement investi les secteurs situés à proximité des gares. On constate qu'avec cette évolution, les zones de sur-fréquentation sont déplacées vers les sites les plus facilement accessibles en transports en commun.

Le fait que certains secteurs deviennent très populaires tandis que d'autres sont progressivement délaissés permet naturellement une forme de rotation de la fréquentation. Cette « ronde » pourrait avoir un intérêt pour la régénération des milieux naturels et du rocher, et pourrait éventuellement être davantage organisée et encouragée.

Une proposition évoquée consiste ainsi à instaurer une « saison blanche » sur certains sites, pendant laquelle l'escalade serait temporairement interdite ou, plus simplement, déconseillée.

Plusieurs questions restent cependant à résoudre : combien de temps un secteur devrait-il être laissé au repos ? Comment déterminer les secteurs concernés ? Et surtout, quelle forme donner à une « dé-recommandation » pour qu'elle soit réellement efficace ?

Une ressource collective permettant d'orienter les grimpeurs vers les secteurs les moins fréquentés a été proposée. Une telle solution soulève néanmoins la question de sa gouvernance : qui serait chargé de la créer, de la mettre à jour et de décider de ses objectifs ? Comment éviter qu'un outil conçu pour

répartir la fréquentation ne contribue finalement à faire émerger de nouveaux secteurs sur-fréquentés ?

La dé-recommandation pourrait également être mise en œuvre directement sur les sites concernés, grâce à des panneaux expliquant les raisons de la mise au repos du secteur et indiquant sa durée prévue. Ainsi, l'exemple du Verdon a été cité : certaines grandes voies y sont interdites pendant les périodes de nidification des vautours, avec une information directement placée au départ des rappels permettant d'accéder aux voies concernées. Ce type de dispositif permet de rendre la mesure visible et compréhensible au moment où le pratiquant s'apprête à entrer dans le secteur.

La question du partage des secteurs moins connus a également été soulevée. Il a été suggéré que les grimpeurs locaux pourraient être plus généreux dans le partage de leurs connaissances et contribuer davantage à rendre accessibles certains secteurs plus reculés de la forêt. L'organisation d'événements permettant de mettre en valeur d'autres sites que ceux déjà largement connus a notamment été évoquée. Cette proposition comporte cependant un paradoxe : les secteurs les moins fréquentés sont souvent aussi les plus petits et disposent parfois de capacités d'accueil limitées, voire d'aucun véritable parking. Sont-ils réellement en mesure d'accueillir une fréquentation beaucoup plus importante ? La question se pose donc également de savoir s'il est pertinent, dans le contexte actuel, de promouvoir davantage l'escalade à Fontainebleau de manière générale.

Cette réflexion conduit finalement à une question plus fondamentale, à laquelle le groupe n'a pas pu apporter de réponse définitive. Vaut-il mieux concentrer la fréquentation sur un nombre limité de secteurs bien identifiés, afin de pouvoir mieux connaître les impacts, cibler les aménagements et concentrer les efforts de restauration ? Ou faut-il au contraire répartir la fréquentation sur un plus grand nombre de secteurs, afin de limiter la pression exercée sur chacun d'entre eux, au risque d'étendre progressivement les dégradations à l'ensemble de la forêt ?

La question n'est donc pas seulement de savoir comment accueillir davantage de grimpeurs, mais aussi de déterminer où, quand et dans quelles conditions cette fréquentation peut être compatible avec la préservation du milieu naturel.